

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Qui donc ose dire que les affaires ne vont pas, que les commerçants se plaignent et que les élections font tort aux modes ? La politique cause rarement semblable dommage, et nous pourrions citer bien des événements graves qui ont, au contraire, donné naissance à des modes nouvelles. Sous Louis XIV, par exemple, les cravates à la « Steinkerque » furent ainsi nommées pour rendre hommage à la bravoure des jeunes princes de Conti, d'Enghien, de Chartres, pendant la bataille de Steinkerque. — On sait qu'après avoir eu leurs habits emportés en lambeaux dans la mêlée, ils se montrèrent enveloppés de morceaux d'étoffe arrachés à leurs tentes.

La coiffure « à la Belle-Poule », sous Louis XVI, tira son nom du combat célèbre qui eut lieu entre le bâtiment français la *Belle-Poule* et la frégate l'*Aréthuse*, au moment de la guerre de l'indépendance des États-Unis.

Plus tard, la coiffure « à la Victime », avec les cheveux coupés d'une certaine façon, avait pour but de rappeler une sanglante époque; les élégantes de la Révolution portaient alors en breloques de petites guillotines et des canons en miniature.

On pourrait ainsi trouver mille faits du même genre; mais pour en revenir aux préoccupations actuelles, soyons persuadés que les élections n'atteignent nullement le monde frivole, et rien ne prouve, au contraire, qu'un de ces jours nous ne porterons pas un vêtement, une coiffure, un colifichet quelconque dit

« au Sénateur ! » En attendant, nous tenons à constater que jamais nos fabriques n'ont été en plus grande activité qu'à présent: Lyon pour les soieries, Tulle pour les mousselines, Roubaix pour les lainages, Rouen pour les indiennes, etc., etc.; de tous côtés, le travail est lancé, et partout on nous prépare des merveilles pour la saison prochaine. Nos rapports journaliers avec des chefs d'industrie influents nous mettent à même de juger très-nettement la situation.

Ainsi nous tenons de M. Violard, qui a bien voulu nous com-

muniquer ce renseignement, que les fabricants de dentelles, à Caen surtout, sont aux expédients pour être en mesure de livrer, aux époques déterminées, les commandes qui de tous côtés leur arrivent.

On ne peut que se féliciter de la mode sous ce rapport, et la vogue attachée aux dentelles de toutes sortes est un fait assez important aujourd'hui pour que nous en parlions ici. Peu de

femmes connaissent bien la dentelle et savent distinguer les différents genres et les innombrables « points » qui existent; nous avouons même franchement la surprise dont nous avons été saisie quand il nous a été donné de voir les riches collections de la maison Violard. Nous n'avions certainement pas l'idée de pareils chefs-d'œuvre de fabrication; aussi, quand nos connaissances à ce sujet seront plus complètes, ferons-nous en sorte d'initier nos lectrices à cette étude si intéressante de la dentelle.

Le genre « Antique » et le genre « Louis XIII » nous ont particulièrement séduite; ils sont, du reste, les plus appréciés, en ce moment. Dernièrement, à l'église Saint-Philippe-du-Roule, les amateurs ont beaucoup admiré une toilette de mariée, garnie de dentelle de ce caractère, drapée et maintenue par des traînes de fleurs d'orange. C'était d'une élégance achevée. Nous avons déjà signalé la tunique Juive en blonde espagnole, mais que ce modèle est vraiment plus riche exécuté en Chantilly ou en

dentelle blanche de fil! En dehors de ce gracieux modèle, nous mentionnerons une toilette digne de figurer à la cour; la robe, de forme princesse et décolletée, est en faille bleu lumière, recouverte d'une longue tunique de dentelle blanche, qui forme la cuirasse devant, ainsi que tout le dos et la traîne; au milieu de celle-ci, la tunique est resserrée et fixée par une guirlande de géraniums variés, au feuillage velouté, d'un effet ravissant. Les mêmes fleurs se répètent sur le corsage.

Les écharpes de dentelle s'emploient également avec succès



P. N° 295. — CHAPEAU DE JEUNE FEMME.

pour les toilettes de haut parage; il faut voir comme ces points merveilleux, ces applications splendides ressortent bien sur le velours, et comme les dentelles noires paraissent admirables sur les failles et soies claires. Rien de plus somptueux que les gracieuses oscillations de ces écharpes avec des mélanges de fleurs, de plumes et de perles!

La dernière quinzaine mondaine a été des plus brillantes et a donné lieu à quantité de réceptions, de diners, et de bals de toute catégorie, depuis la sauterie intime jusqu'au bal grandiose. On a remarqué, entre autres choses, que les guirlandes de feuillage bruni ou bronzé avaient plus de succès que les guirlandes de fleurs sur les toilettes de bal. Comme coiffure, on adopte une disposition analogue, s'harmonisant avec l'ensemble des garnitures. Dans tous les cas, fleurs ou feuillages se posent au corsage comme encadrement et berthe, ou bien encore en forme de simples épauettes avec groupes au milieu devant et derrière. Quant aux jupons, il est impossible de donner une règle absolue, car les guirlandes suivent absolument les caprices de l'imagination des femmes qui les emploient. Tantôt elles sont placées derrière, soulignant des bouillons de gaze, qui forment la cascade jusqu'au bas de la traîne; tantôt, les guirlandes, montées à une draperie quelconque, traversent le devant du jupon en biais et vont, après de coquets détours, se fixer très-loin du point de départ.

Les feuilles de rosier ou de vigne, les choux, le lierre sont les types les plus recherchés pour les guirlandes en question. A propos de cette mode de feuillage, on a renouvelé, certain soir, une épigramme d'une insolence extrême, qui prouve qu'une femme doit consulter son âge avant de se parer. Une baronne, tout à fait sur le retour, parut dernièrement dans un salon, couverte de lierre. « Le lierre ne pousse jamais que sur les ruines, » murmurait-on tout bas, et tous les rieurs de se moquer de la pauvre baronne.

Les sorties de bal n'ont guère varié depuis l'an dernier, et nous n'avons pas de nouveauté à indiquer sous ce rapport. Cependant, nous avons aperçu à l'Opéra un modèle assez inédit. La forme de cette sortie de bal tenait tout à la fois du dolman par les manches, du mantelet par les longs pans du devant, et de la pélerine par le dos; l'étoffe de dessus était une peluche bleue, et la doublure une blanche hermine formant bordure sur le dessus; de longs rubans bleus formaient un nœud devant, sous une double plaque fermoir en argent ciselé.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 293.

CHAPEAU Marie-Antoinette. — Fond mou et passe plissée, formant bavolet, en velours marron, avec doublure de turquoise bleu pâle. Rose et myosotis groupés sur le côté, près d'une plume amazone d'un bleu effacé; celle-ci recouvre la calotte et tombe derrière à côté d'un bouquet assorti au précédent. Nœud de ruban bleu, à longs bouts flottants, s'échappant de dessous le bavolet.

G. N° 589.

TOILETTE DE BAL. — Costume en faille et velours caroubier, tulle et dentelle blanche. — Jupon à traîne en velours, entourée de volants plissés en faille. Au-dessus des plissés, le jupon est recouvert d'un tulle blanc brodé, gracieusement drapé et formant volant tout autour. Des nœuds de velours sont fixés de place en place sur le tulle par des anneaux d'or à glands blancs et or. Trois volants de ce même tulle ornent la traîne, étagés sur les premiers. Enfin, un volant de dentelle brodée, monté par une ruche de tulle blanc uni, forme la tête du tulle brodé qui recouvre le jupon. Nœud de velours assorti aux précédents pour le milieu derrière. — Tunique de tulle brodé formant le tablier devant, drapée derrière, où elle retombe en deux pointes. — Cuirasse de velours très-longue derrière,

ouverte devant sur un plastron de tulle blanc tout plissé. Un entre-deux et des volants de dentelle encadrent le velours. Manches de tulle et volant de dentelle avec nœud de velours et boucle d'or aux épaules. — Nœud de velours, anneau d'or et plume blanche dans les cheveux.

G. N° 602.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Costume en faille et velours bleu marine. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé à tête coquillée et indépendante. — Longue tunique de velours, garnie de franges à grandes grilles dentelées et dont la tête est formée de petites pomponnettes veloutées. Cette tunique est ouverte sur le côté derrière, et l'une des parties est fixée à la traîne en un gracieux bouillon; l'autre partie passe sur celle-ci en s'arrêtant sur le côté opposé par un coquillé. Le devant de la tunique est découpé dans le bas en deux larges dents; une écharpe en faille, drapée par trois plis, part de l'une de ces dents, croise le tablier en biais pour se fixer aux hanches et revenir se terminer près des coquillés indiqués plus haut. Sur le côté droit du tablier se trouve une poche de faille plissée, avec tête et nœud de ruban au bas. — Cuirasse de velours à postillon plat derrière; boutons dorés posés en deux lignes devant et sur le postillon. Col rabattu, liséré de faille sur tous les bords. Manches de faille à parements de velours-lisérés comme le reste et garnis de boutons dorés.

Description de la gravure coloriée n° 1296.

TOILETTES DE VISITE OU DE PROMENADE. — 1. Costume en cachemire et velours caroubier. — Le jupon à traîne est composé des larges ordinaires pour le devant et les côtés. Celle de derrière, formée de velours et faisant suite au milieu du dos du corsage, est drapée en vagues boulevées; un coquillé de plissés l'encadre à partir de la taille jusqu'en bas. Un volant plissé termine la traîne et garnit, avec un second volant, tout le tour du jupon. — Tablier simple, drapé et relevé sur les côtés derrière où il se perd sous le coquillé. — Corsage de velours, à pointe arrondie devant; col de velours montant, et franges à tête grillée posées dans le haut et le bas du corsage. Manches de cachemire à petit parement de velours et volants plissés. — Chapeau de velours noir, garni dessous et dessus de velours rouge, avec plume blanche, et groupe de roses derrière.

2. — Costume en vigogne bleu marine, faille et velours noirs. — Jupon à traîne, en faille, entouré de volants de velours montés à plis creux avec tête ruchée en faille. — Tunique de cachemire ample et longue, entourée de galons d'argent; un « panneau » de velours noir, rayé de galons d'argent, longe le côté de la tunique et la dépasse même. Le tablier, orné d'une gentille poche coulissée, est drapé et fixé sur le panneau. Une largeur supplémentaire forme derrière une seconde tunique, drapée sur le côté opposé. — Cuirasse garnie de galons sur tous les bords. Col et manches de velours, ces derniers avec bracelets en galon dans le bas. — Chapeau de feutre blanc, à large passe relevée d'un côté par des roses; deux plumes blanches forment panache sur la calotte qui est, en outre, entourée d'une double cordelière de soie blanche à glands tombant sur le bord.

ÉCHOS DE LA MODE

Continuation de cette charmante mode de robes de laine qui donne aux plus élégants un petit air de Mme de La Vallière, entre la cour et le couvent.

Cette robe de laine, on l'emploie un peu, on tâche de lui prêter un grain — moins que rien — de coquetterie, qui trahit la merveilleuse sous la bure. On la fait couleur carmélite, par exemple; la jupe tout unie, à traîne longue et simple. Cela glisse sur les tapis avec une douceur de plis monastiques. Le corsage à la religieuse est serré à la taille par une ceinture de gros grain carmélite. Autour de la longue basque et tout le long devant, une dentelle russe brodée en laine bleu de ciel; le plissé traditionnel en mousseline blanche et valenciennes doublant la casaque, et s'entrevoiant un peu sous la dentelle. Les manches à revers de dentelle brodée de bleu de ciel et nœuds carmélite. Une jolie tête de Parisienne, sortant de ce corsage de laine sombre, plaît davantage. La blancheur du teint, la coquetterie de la coiffure semblent rehaussées par ce costume austère.

C'est, comme le deuil, un triomphe de blonde. Les folles bou-

cles agitant leurs reflets dorés au-dessus de cette bure font songer à un ange en costume de ramoneur.

Sous Louis XVI, les plus belles et les plus évaporées avaient la passion de se costumer en capucin. On pense peut-être avec plus de plaisir au satin du corset, à la valenciennes des jupons, à la soie des bas, à tous les raffinements parfumés des vêtements de dessous, quand on voit ce dessus grave. Et puis l'éblouissement du soir est merveilleux ! Les dentelles, les satins, les pierreries miroitent avec plus d'éclat. Enfin la toilette, comme l'art, comme la poésie, doit vivre de contrastes. La monotonie tue tout, même la beauté et le bonheur.

* *

Rien de réussi comme les toilettes à la grecque qu'on porte à l'Opéra. La robe est en cachemire blanc, la tunique drapée à l'antique sur une première jupe de cachemire, et cette tunique garnie d'une large bande de velours noir sur laquelle sont brodées des roses de chenille avec feuillages d'automne. Le corsage tout à fait grec, à taille ronde, à gros plis godets devant et derrière, avec des bretelles en velours noir brodé des mêmes roses. Dans les cheveux, des feuillages d'automne en velours et des roses de velours également.

* *

Il était de bon ton, l'autre semaine, — dit la *Vie parisienne*, — de présenter ses hommages à la femme du chef de l'État. Aussi voyait-on foule à l'Élysée de trois à sept heures. Je ne sais pourquoi ces réceptions chez le Président de la République ont un certain air de premier Empire ; peut-être à cause de cette manie d'uniformes, des toilettes Directoire, des longues et solennelles révérences. Du reste, un certain nombre de femmes affectent des airs de mâle énergie et de dignité qui, ma foi, ne leur vont pas mal du tout.

Voici trois toilettes prises au hasard dans cette foule élégante :

Une polonaise très-longue et très-étroite, en pékin rose pêche, sur une longue robe de velours noir. Petit chapeau Empire en pékin rose galonné d'argent, avec une grosse touffe de plumes comme ornement.

Une autre en velours nacarat, avec une longue pelisse en matelassé blanc, garnie de fourrures sombres. La toque ronde, posée en arrière, en matelassé et fourrure.

Enfin, la veuve du brillant colonel G... portait une robe de velours noir brodée de jais à l'Espagnole, et un petit chapeau de velours avec aigrette de jais plantée droite sur le front.

* *

Décrivons encore deux jolies toilettes de diner :

Robe de faille vert absinthe à traîne immense, sans autre garniture qu'une triple guirlande brodée au plumetis ; des roses de Bengale, au feuillage foncé, entre des feuilles de chêne avec leurs glands. La tunique, en crêpe de Chine, de même nuance, est brodée de la même guirlande et frangée de plumes roses. Les manches ont la même garniture. L'encolure du corsage se voile sous un fichu de valenciennes attaché par des roses. Dans les cheveux, roses et peigne de diamants.

Costume en velours et damassé noir. Point d'Alençon aux manches et à l'encolure. Pour éclairer cette toilette sévère, des hyacinthes énormes en bracelets, collier, pendants d'oreilles et peigne dans des cheveux blonds qui en paraissaient, pour ainsi dire, incendiés.

Ch. D.

CAUSERIE

La parole, en ce moment, est, comme on dit dans les grandes feuilles, « au suffrage universel », et vraiment électeurs et candidats en abusent si bien pour leur compte, — les journaux politiques, de leur côté, mettent les échos d'alentour à de telles épreuves, — qu'il devrait être permis aux chroniqueurs de manquer de voix et de s'en aller à travers champs savoir si le printemps s'avance !.

Le fait est qu'en dehors de la politique il n'y a, dans le domaine habituel de la chronique, absolument rien à glaner. Cette despotique personne s'est jetée, depuis le commencement de l'année, à la traverse de l'hiver mondain et n'a point cessé d'en paralyser l'essor. Les réunions électorales ont remplacé les bals, et au lieu des valse de Strauss, on nous a servi les discours plus ou moins harmonieux de MM. X..., Y..., Z... et C^{ie}. Cela, sans doute, a son charme, dont on ne doit dégoûter personne ; mais pour ceux qui aiment à entendre plus d'une corde, un peu de vraie musique, mêlée de beaucoup de danse, n'aurait point gâté le paysage.

C'est ce que le *Skating-Rink* a compris, et nous devons rendre justice à la façon dont il a inauguré la série de ses bals masqués au Cirque des Champs-Élysées.

Grâce sans doute aux *Danicheff*, la mode est en ce moment aux choses russes. Nos amples pardessus sont copiés sur la houppelande moscovite ; les fourrures dont les élégantes promeneuses de l'avenue Urich et des bords du lac se surchargent les épaules viennent de Pétersbourg, ou sont censées en venir. Enfin, on a pu voir le bois de Boulogne, poudré à frimas par nivôse, prendre momentanément un faux air de Tsarkoë-Selo, et la perspective Newski émigrer aux Champs-Élysées.

Les restaurants, de leur côté, ont immédiatement saisi au vol cette actualité inattendue : on ne trouve sur leurs cartes que caviar, pilaw, swetance, potages à la betterave, mouton au riz, etc. Au dessert, triomphe du kûmel sur toute la ligne.

Profitions de cette mode, qui n'aura comme toutes les autres qu'un temps, pour raconter une anecdotte peu connue sur un des grands propriétaires actuels de l'empire russe.

Ce millionnaire, nommé T..., était, il y a vingt ans, un simple serf chez un grand seigneur. Celui-ci l'emmena à Paris, où le serf, cumulant les fonctions d'intendant avec celles de secrétaire, noua de nombreuses relations avec plusieurs spéculateurs qui venaient solliciter les capitaux de son maître. Sa vive intelligence s'enflamma au contact de ces poursuivants fiévreux de la fortune ; lui aussi il résolut de devenir riche. Bientôt son maître mourut, lui laissant pour prix de ses loyaux services une somme assez ronde, 50,000 francs environ.

Muni de son argent, l'ex-serf parcourait tout Paris, cherchant une affaire. Longtemps il chercha en vain. Un jour, enfin, ses yeux furent frappés par une affiche. Il poussa l'« eureka » traditionnel en son langage et courut, son argent à la main, se rendre adjudicataire d'un lot considérable de vieilles lanternes à huile, provenant des quartiers de l'ancienne banlieue de Paris, qui venaient d'être annexés et, par suite, pourvus de bees de gaz.

Le serf s'était souvenu que dans son pays l'éclairage était fait à la résine et absolument primitif. Il rentra donc en Russie avec ses vieilles lanternes, et quelques mois après, il répandait des torrents de lumière sur cinq ou six villes russes. Depuis il est devenu l'un des concessionnaires généraux de l'éclairage en Russie et a réalisé, par suite, l'immense fortune qu'il possède aujourd'hui.

Tout le monde n'a pas autant de chance que ce millionnaire : il est vrai que tout le monde n'est pas Russe, à commencer par

les auteurs du prospectus suivant, qu'on a bien voulu nous communiquer et que nous reproduisons textuellement, en respectant dans ses moindres détails la disposition typographique, ainsi que les capricieuses fantaisies du style et de l'orthographe. Voici cette pièce curieuse :

CHAMP DE FOIRE

Les amateurs sont invités à venir voir ce qui n'a
jamais paru depuis UN SIÈCLE

La Géante

LA PLUS GRANDE DU MONDE

La belle Vosgienne

On peut le dire sans crainte d'être démenti, nous
voulons parler de la gracieuse

DEMOISELLE ANTONIA

Elle est jeune, 20 ans, elle est grande,
2 mètres 20 centimètres

elle est grosse, et très-bien proportionnée pour sa grandeur. Sa main très-bien faite, sa jambe, pour ne pas dire son mollet, est magnifique et son pied pourrait chausser la *Pantoufle de Cendrillon*.

Voilà déjà bien des qualités, et cependant nous n'avons rien dit de sa taille parfaitement faite et de sa poitrine splendide. ALLEZ VOUS EN ASSURER!

Mais arrêtons-nous ici dans la description de ses perfections physiques, et abordons ses perfections morales qui donnent à la plus belle moitié du genre humain, tout l'attrait et le charme qui la caractérise; elle a, en effet, en partage grâce, convenance et surtout l'esprit et l'amabilité qui font qu'un instant passé en sa société est un moment toujours agréablement employé. Après avoir vu une grandeur pareille et de semblables exceptions, inclinons-nous... Venez donc la voir et tenez-vous en garde CONTRE L'EXTASE... pas un mot de plus.

La Loge est parfaitement décorée et il règne la plus grande décence. Les pères et mères peuvent y conduire leurs enfants sans aucun scrupule.

La Géante, Mlle ANTONIA, se recommande à tous, et elle espère que nul ne regrettera de lui avoir accordé l'honneur d'une visite.

Salut et respect, GUERANGER et Ouvrier.

Tout en accordant aux auteurs du prospectus susdit le genre de « respect » qu'ils sollicitent, on nous permettra d'en réserver une petite part pour le médecin anglais qui vient de découvrir, dans le moustique, un bienfaiteur de l'humanité : 1° Parce qu'il éloigne le monde des lieux marécageux qu'il habite et qui engendrent la *mal'aria*; 2° Parce que, dans chaque piqûre que nous fait ce petit animal, il nous injecte une quantité infinitésimale de *quinine*. Que les savants sont donc ingénieux!

Constatons, à propos de cet ami des moustiques, que le nombre des membres de la Société protectrice des animaux se multiplie chaque jour, tant en France qu'en Angleterre, et portons à leur avoir un fait exemplaire.

Une aristocratique lady, très-connue à Londres pour son *humanity* envers les bêtes, se trouvant fort incommodée dernièrement dans sa chambre à coucher par le bourdonnement d'une grosse mouche verte, appela sa femme de chambre, puis lui commanda de se saisir délicatement de l'insecte et de le mettre dehors en liberté. Comme elle s'aperçut que sa camériste ne se décidait pas à ouvrir la fenêtre, elle voulut connaître la cause de son hésitation. — Mon Dieu! madame, dit la sympathique et tendre jeune fille qui, elle aussi, faisait partie de la Société protectrice des animaux, c'est qu'il fait bien froid et qu'il neige beaucoup en ce moment! — Oh! vous avez parfaitement raison, répondit la maîtresse... Eh bien! ouvrez-lui les portes du salon.

Avouez, chères lectrices, que bien peu de femmes seraient capables de pousser aussi loin l'*humanity*!

Ludovic SAUVEUR.

NOS GRANDS POÈTES

II

LAMARTINE

On a beaucoup accusé Lamartine d'orgueil. Que penserez-vous donc si je vous dis qu'il était modeste?... d'une modestie très-relative, bien entendu. Il avait même quelques amours-propres bien singuliers : il se croyait par exemple un grand économiste, un grand vigneron et un grand architecte. « Jeune homme, dit-il un jour au fils d'un de ses amis, regardez-moi bien là, au front... et dites-vous que vous venez de voir le premier financier du monde. » La gloire de Victor Hugo ne l'offusquait pas ; mais le titre de premier viticulteur de France, accordé à M. Duchâtel, le taquinait ! « Ce n'est qu'un amateur, disait-il ; moi je suis un cep de nos collines ! » Enfin, un matin, à Saint-Point, montrant avec complaisance à un visiteur un petit portique... affreux, enluminé d'un coloris criard et formé de deux colonnes appartenant à l'ordre... à tous les ordres... « Mon cher, lui disait-il, dans cinquante ans, on viendra ici en pèlerinage ; mes vers seront oubliés, mais on dira : — Il faut avouer que ce gaillard-là bâtissait bien !

Se croire habile aux choses où l'on n'entend rien ne constitue pas précisément une originalité, mais ce qui en est une, c'est de ne pas se surfaire dans l'art où l'on est maître. Nous touchons là à l'un des côtés les plus singuliers de cette nature si complexe.

La modestie chez les hommes supérieurs n'est que de l'esprit de comparaison. Or, quand Lamartine se comparait à ses contemporains, il se trouvait grand ; mais quand il se comparait aux génies de premier ordre, ou à lui-même, c'est-à-dire quand il mettait en parallèle ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait pu faire, il était modeste. Un jour, j'osai lui dire : « Expliquez-moi un fait inexplicable. J'aime également les vers de La Fontaine et les vôtres ; j'ai une égale facilité à les apprendre ; j'ai un égal plaisir à me les répéter ; mais au bout de six mois je sais encore les vers de La Fontaine, et je ne sais plus les vôtres. Pourquoi ?

— Je vais vous le dire, me répondit-il. La Fontaine écrit avec une plume, et même avec un burin, moi, avec un pinceau ; il grave, je colore ; ses contours sont précis, les miens sont flottants. Il est donc tout simple que les uns s'impriment et que les autres s'effacent.

Frappé, ému de tant de justesse et de tant de simplicité :

— Et cependant, repris-je avec conviction, et cependant pas un seul poète français n'a été plus richement doué que vous ! Vous avez autant de génie que les plus grands. — « C'est possible, me dit-il en souriant ; mais je n'ai pas autant de talent. Le talent, mon cher, c'est-à-dire ce qui s'acquiert par le travail et la volonté. Je n'ai jamais travaillé ; je ne sais pas corriger. Quand j'ai essayé de refaire quelques vers, je les ai faits plus mauvais. Comparez-moi donc à Victor Hugo comme versificateur : je ne suis qu'un écolier auprès de lui ! — Vous ressemblez bien plus, répondis-je, à cet autre enfant gâté de la muse, qui, comme vous, n'a jamais connu ni l'effort ni la lutte, et qui laissait tomber ses notes, comme vous vos vers, à Rossini ! — Oh ! ne m'égaliez pas à Rossini, reprit-il vivement. Rossini a fait des œuvres, lui ! Il a écrit le *Barbier*, *Othello*, *Guillaume Tell* ; moi je n'ai fait que des essais. Après tout, je ne suis qu'un amateur très-distingué.

Il ne le pensait pas : il comptait bien sur son ardeur à me récrier, et je l'aurais sans doute fort étonné si j'avais pris sa définition au pied de la lettre!... Et pourtant sous cette exagération de termes, je dirais volontiers sous ce blasphème, se

cachait un sentiment vrai et sincère... Il se rendait compte qu'il n'avait pas, selon la belle expression du cardinal de Retz... qu'il n'avait pas rempli tout son mérite!

On a souvent voulu voir, dans le dédain avec lequel il parlait de ses vers, une affectation, une comédie. Jamais homme ne fut moins comédien que Lamartine. Diplomate? oui! Adroit et adroit jusqu'à la maladresse? oui. Mais ce qui se nomme vulgairement poseur, jamais! Il dédaignait sincèrement sa grandeur poétique, parce qu'il sentait en lui un poète très-supérieur à ses œuvres, et surtout un homme très-supérieur au poète. De là, dans son amour-propre d'auteur, une bonhomie, une naïveté qui en faisaient comme une grâce de plus.

Ernest Legouvé.

FRÉDÉRICK-LEMAITRE

Le théâtre moderne vient de perdre celui qui fut son plus grand comédien, Frédérick-Lemaître.

Nous ne l'avons pas vu dans l'éclat de sa verve et de sa jeunesse, mais les grands traits de son talent qu'il avait gardés, joints aux témoignages des contemporains, suffisent amplement à l'admiration. Le mot de génie dépasse souvent la mesure, quand on l'applique aux interprétations de la scène; on n'exagérerait pourtant pas en disant que Frédérick fut un acteur de génie. Il avait toutes les cordes du jeu dramatique et toutes les notes de la gamme humaine: l'observation et l'inspiration, l'instinct et l'étude, la spontanéité et la réflexion, le don des larmes et l'éclat du rire. Par-dessus tout cela, des mouvements subits, des soudainetés imprévues, des éclairs de passion ou des fusées de caprice qui s'élançaient au sublime et vous enlevaient en plein idéal. Il taillait en grand tous ses rôles. Quand il avait à composer la création d'un vrai poète, il en tirait et il en exprimait l'âme entière; quand le rôle était vulgaire ou médiocre, il y mettait ce qu'il n'avait pas. Sa voix lui donnait du style, son geste de la fantaisie ou de la grandeur. D'un bandit de mélodrame, il faisait Robert-Macaire, un des types du siècle, le charlatanisme incarné, la philosophie du cynisme. Représenté par lui, un bonhomme de cause célèbre, — *la Dame de Saint-Tropez*, — devenait touchant comme Arnolphe, et tragique comme Othello.

Je n'ai vu Frédérick ni dans *Lucrece Borgia*, ni dans *Kean*, ni dans *Henri III*, ni dans *Richard Darlington*, ces grands drames de la révolution littéraire de 1830, qui furent les exploits et comme les faits d'armes de sa carrière dramatique. Le plus lointain souvenir qu'il m'ait laissé est de l'avoir vu dans l'avant-dernière reprise de *Ruy-Blas*, et c'est l'impression la plus frappante et la plus profonde que le théâtre m'ait jamais fait éprouver. L'art de la scène porté jusqu'au lyrisme, la poésie de la passion et de la douleur n'iront jamais au delà.

Un de ses grands succès fut *Pailleasse*, une pièce faite pour lui, où les auteurs avaient habilement fondu le grotesque et le pathétique dans le personnage d'un saltimbanque qui a épousé, sans le savoir, l'héritière d'une noble famille, et auquel on veut reprendre sa femme avec ses enfants. Il y fut d'un comique exquis et poignant, il y riait à faire sanglotter.

Dans ces quinze dernières années, je ne le revois plus, à travers des souvenirs qui pâlissent, que visiblement affaibli, et traînant, de théâtre en théâtre, à longs intervalles, sa longue décadence. La voix lui manquait, le souffle était parti, sa verve retombait après chaque élan, comme si elle avait eu du plomb sur les ailes. Quelquefois pourtant, de surprenants réveils le redressaient en sursaut. — Dans toutes ses dernières réapparitions, du reste, Frédérick jetait des lueurs de flamme

expirante d'un rayonnement imprévu. En pleine défaillance physique, sa silhouette brisée et grandiose dominait encore tous les acteurs d'aujourd'hui.

La gloire du comédien périt tout entière. Quelques années après sa mort, que reste-t-il de sa renommée? des lambeaux d'affiches, des souvenirs de vieillards, un vague écho d'applaudissements évanouis. Mais le nom de Frédérick est mêlé à la grande époque qui renouvela la littérature de la France, et on peut croire qu'il y restera attaché. Peut-être le théâtre ne produira-t-il plus d'acteurs de cette taille; la nouvelle école dramatique ne paraît pas propre à les susciter. Frédérick emporte les formes et les voix d'un art disparu; les grandes figures du drame poétique meurent et disparaissent avec lui. Elles gisent sur sa tombe, comme, sur un champ de bataille, des héros tombés autour de leur chef.

Paul de Saint-Victor.

MARIAGE D'HIVER

Je ne connais pas de cérémonie plus douloureuse qu'un mariage à la campagne, en hiver.

Cet événement, qu'on voudrait joyeux, semble avoir pris toutes les teintes grises, tous les aspects glacés de la saison. Les amis sont plus que d'habitude prodigues de souhaits, comme s'ils redoutaient quelque malheur. Et de fait, quand le mariage se célèbre en décembre, vous risquez d'être engloutis par les pluies torrentielles; s'il a lieu en janvier, il se pourrait que vous fussiez ensevelis sous la neige.

À la ville, les brouillards, les nuages, la pluie, la neige se font encore accepter, tolérer au moins. Les voitures vous déposent juste à la porte de l'église, de la mairie. Mais à la campagne, où les églises sont encore, pour la plupart, entourées du cimetière, il faut descendre de voiture à la porte de l'enclos funèbre, et la mariée et ses demoiselles d'honneur et toutes les dames doivent traverser, entre les tombes, sur un terrain détrempé, la distance qui les sépare de l'église. Le cortège dégénère en un défilé comique.

De légers flocons descendent un à un, lentement. Leur blancheur immatérielle et glacée fait paraître presque jaune toute cette soie blanche qui enveloppe la mariée. Les assistants se demandent ce que va devenir la longue traîne qui prendra, sur les roues de la voiture, la boue qu'elles ont ramassée sur les chemins.

Et les infortunées demoiselles d'honneur! les beaux crêpes de Chine, les failles de nuances tendres sont hors de question par un temps pareil, avec cette neige à affronter. On les oblige à se couvrir de châles, de manteaux. Convenez entre nous que c'est dur.

Enfin, tout est manqué. On prie le vieux curé, qui a baptisé la mariée, d'abrèger son discours, tout le monde grelottant. Les jeunes gens du village, qui attendaient la mariée sous le porche avec un gros bouquet de fleurs artificielles, ne sont pas admis à débiter leur compliment.

Le marié en habit, la mariée dans sa toilette relativement légère, sont certains de gagner des rhumes effrayants. Le marié aura le plaisir, durant toute la première semaine de la lune de miel, de voir ce qu'il croyait un précieux vase de Chine se changer en une commune argile. Tant les yeux gonflés, le nez rougi et les traits fatigués transforment désavantageusement une femme...

Ah! combien mieux avisés sont ceux qui choisissent le printemps.

X. V.-P.

PLANCHE G. N° 586. — DESCRIPTION, PAGE 62.



TOILETTE DE BAL

Modèle de Mme Hermantine Du Riez, (rue Halévy, 8).



Jules David

J. David

1296

A. Leroy, imp. chez M. Moitte 116

Ad. Goussard & Fils, Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffes de Promenade de M^{me} Morizon, r. d'Antin 14.

Supplément Courures de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Parfums de la Maison Violet.

Passementerie et Garnitures de la Maison P. Valelot & C^{ie} rue Carliyo, 59.

Entered at Stationer's Hall.

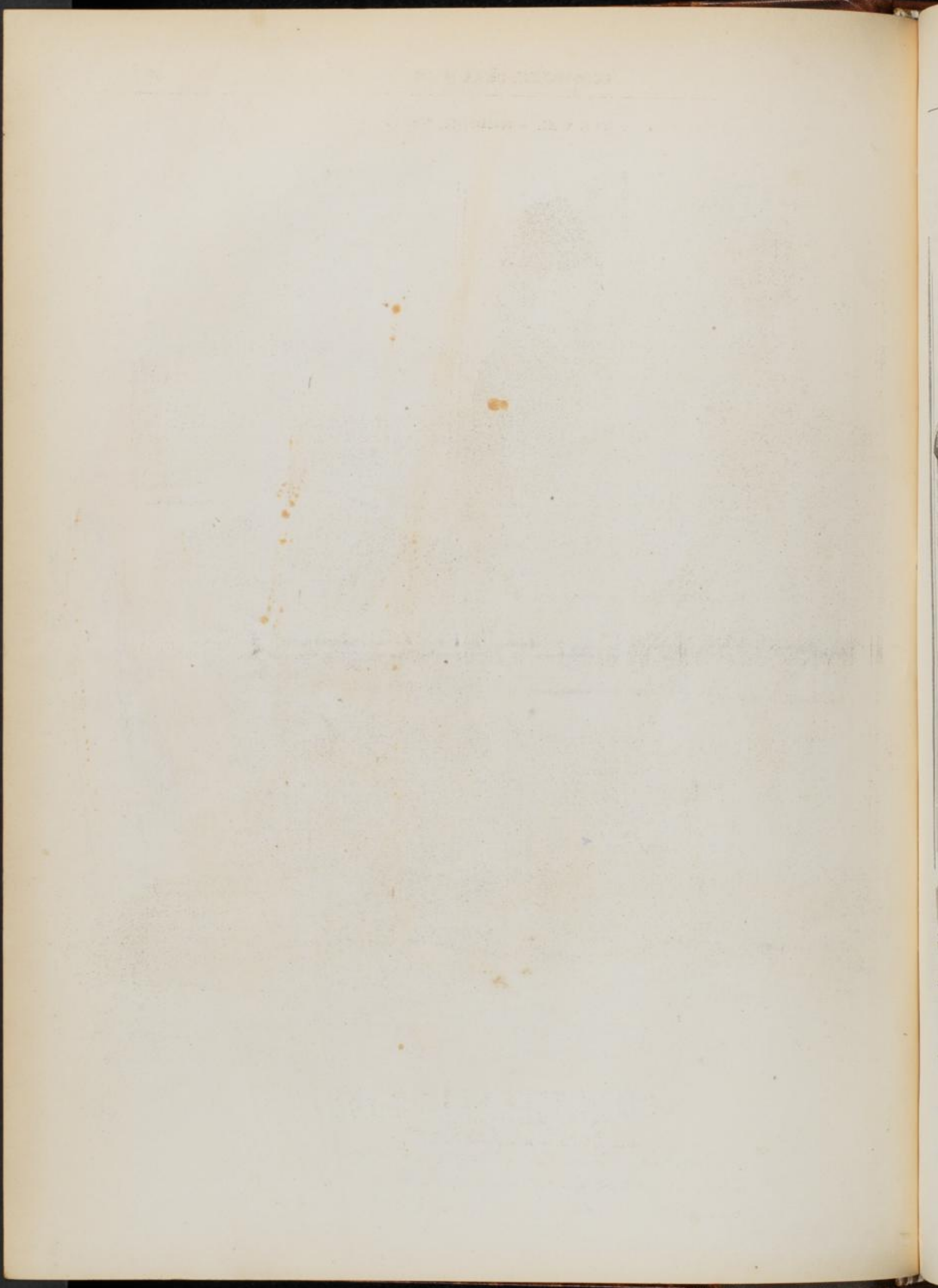


PLANCHE G. N° 602. — DESCRIPTION, PAGE 62.



TOILETTE DE RÉCEPTION (vue de deux côtés)

Modèle de Mme Morison (rue d'Antin, 14).

LES ÉPAULETTES DU CAPITAINE ROLAND

(NOUVELLE.)

A Monsieur Jules David.

C'était jour de gala chez le vieux colonel de B^{***}. Toute la maison était en joie ; on fêtait le retour du lieutenant Roland, — le neveu du colonel, — qui, absent depuis longtemps déjà, venait de se distinguer en Crimée dans plusieurs rencontres avec les Russes.

Au dessert, les dames se réunirent pour prier le sympathique officier de raconter lui-même son histoire. Il sembla consulter du regard sa cousine, Mlle de B^{***}, et prenant sans doute pour permission suffisante un sourire de la jeune fille, il nous dit ce que je vais écrire de souvenir.

« Vous me demandez mon histoire?... Elle est bien simple, et ne vous occupera pas longtemps.

Après la mort de mon père et de ma mère, qui me laissèrent orphelin à l'âge de cinq ans, je fus élevé sous les yeux de ma tante de B^{***}, et je dois le dire, jusqu'au moment où l'on a l'habitude de faire faire aux enfants leur première communion, je ne songeai nullement que je pusse un jour porter l'uniforme et commander d'autres soldats que les petits troupiers de fer blanc qui m'étaient gracieusement octroyés par ma tante, chaque fois qu'elle faisait un voyage à Paris. Je n'entrevois rien de plus beau, dans mes rêves d'enfant, que de devenir un habile médecin ou un grand avocat ; soulager les souffrances de notre pauvre humanité, arracher à la mort quelques-unes de ses victimes, affronter les dangers de la contagion, reculer les bornes de la science, ou bien défendre, au nom de la société, la veuve et l'orphelin, et, au nom de la société aussi, faire punir le coupable et réhabiliter l'innocent, tout cela me paraissait beaucoup plus glorieux que d'aller me faire tuer sur un champ de bataille, ou bien de revenir au pays avec un bras ou une jambe de moins, et par conséquent incapable désormais de servir ma patrie.

Mais voyez un peu à quoi tiennent les destinées !... Cette carrière que je dédaignais est précisément celle que j'ai embrassée, et cela parce qu'il a plu à une petite fille de la trouver de son goût. Ce qui prouve une fois de plus que ce que femme veut... l'homme doit le vouloir !

Il me semble encore revoir mes belles années d'autrefois, alors que, tout enfant, j'allais jouer sur la pelouse du château avec ma petite cousine, que j'aimais comme si elle eût été ma sœur... j'allais dire comme si elle eût été ma femme. C'est qu'en effet, dans notre enfantine affection, nous nous donnions déjà, comme en prévision de ce qui serait plus tard, le doux titre d'époux. Elle était *ma petite femme*, j'étais *son petit mari* !

Nous jouions instinctivement au mariage, comme la petite fille joue à la poupée, comme le petit garçon joue au soldat.

La jeunesse, c'est l'âge mûr en miniature. Comme j'étais l'aîné et le plus fort, ma petite cousine sentait que de mon côté il y avait une protection naturelle, un appui, un soutien pour sa faiblesse féminine, et son affection venait tout naturellement à moi.

C'était bien, du reste, la plus charmante enfant qu'il fût possible de voir... un esprit de démon et un cœur d'ange ! Souriante quand j'étais gai, elle devenait triste de ma tristesse dès qu'on faisait mine de me vouloir mettre en pénitence, et je l'ai vue se priver de son dessert pour ne pas me laisser manger mon pain

sec. Aussi, et pour ne pas être en reste avec elle, il fallait voir comme je lui apportais de belles fleurs au retour de mes promenades, comme je courais après les papillons du jardin qu'elle aimait à voir voltiger dans les serres, comme je grimpais dans les arbres pour voler aux pauvres oiseaux leurs nids, leurs œufs et leurs petits, comme j'avais soin du petit parterre qu'elle s'était réservé au milieu de la pelouse, et comme j'étais ingénieux à lui confectionner des joujoux, à l'aide de mon couteau, avec des branches de sureau, des tiges de blé, ou des noisettes cueillies le long des haies.

Un jour, — je me le rappelle encore comme si c'était hier, — je la vis arriver près de moi, au moment où, tout couvert de sueur, je faisais le jardinier, m'évertuant à arroser les rosiers, les violettes et les fraisiers de son parterre. Elle était grave, sérieuse et triste. Dans cette tête de petite fille il y avait une pensée de femme.

Aussitôt, je jetai par terre mon arrosoir, au risque de le défoncer, et je courus à elle.

— Qu'as-tu donc, ma petite femme ? lui demandai-je en l'embrassant.

— Rien, rien, me dit-elle.

Et, comme si elle eût voulu me cacher ce qui se passait en elle, elle essaya de sourire. Mais son âme était trop candide pour qu'elle pût feindre avec l'habileté d'une grande personne : le sourire ne vint pas ; ce fut une larme que je vis perler dans ses cils.

— Ah ! tu vois bien, m'écriai-je, que tu as quelque chose !... Eh bien ! puisque tu ne veux pas me le dire, puisque je ne suis plus ton petit mari, je m'en vais... Je vais aller trouver ma tante et je lui dirai que je veux entrer tout de suite au collège, là !... J'aurai des camarades bien gentils, bien complaisants, bien gais. Je leur ferai des joujoux, je m'amuserai avec eux, et je serai bien plus heureux qu'ici... Au moins, je ne penserai plus à ceux qui me font du chagrin !...

Tout en disant cela, j'avais les larmes aux yeux, et je ne m'apercevais pas que ma pauvre cousine éclatait en sanglots. Aux dernières paroles, elle se précipita dans mes bras. Alors seulement je vis que j'étais allé trop loin, que j'avais agi trop brutalement avec cette nature de sensitive, et je cherchai à la consoler par mes caresses.

Au bout d'une minute, elle releva sa petite tête blonde. D'un geste plein de grâce, elle renvoya en arrière les longues boucles de ses cheveux, dont quelques-unes étaient encore tout humides de ses larmes ; puis, essuyant ses beaux yeux, rouges d'avoir pleuré, elle passa son bras sous le mien et m'entraîna vers les serres.

A l'extrémité de l'une d'elles, se trouvait alors un frêne pleureur dont les longues poisses retombantes, soutenues par des piquets et des traverses légères, formaient un berceau presque impénétrable aux regards. Un banc rustique en rondins bizarrement contournés, une table formée d'un large tronc d'arbre encore garni de sa rugueuse écorce, un oranger riche de quelques fruits toujours verts, et posé sur la table comme sur un socle naturel, tel était l'ameublement de cette espèce de pavillon, que ma cousine et moi nous affectionnions particulièrement, à cause surtout de sa fraîcheur et de son silence.

Nous nous assimes côte à côte, les mains dans les mains, en véritables amoureux. Ma cousine ne pleurait plus ; mais il y avait toujours sur son visage cette expression de tristesse que j'y avais surprise à son entrée dans le jardin. Plus que jamais je voulais en savoir la cause : je pris un air câlin et m'adressant à Caroline :

— Voyons, petite femme, implorai-je, dis-moi que tu me pardonnes les larmes que je t'ai fait verser tout-à-l'heure, et pour me le prouver, conte-moi ta peine, ou je croirai que tu ne m'aimes plus?... Tu sais que je suis fort, moi ; et mainte-

nant que me voilà un homme, c'est bien la moindre des choses, si tu as un chagrin trop lourd, que nous le supportions de moitié. Dis, veux-tu?...

L'enfant me sauta au cou, et je sentis ses boucles blondes caresser mon visage.

— Eh bien?... demandai-je.

— Eh bien, papa ne veut plus que nous jouions ensemble, comme nous l'avons fait jusqu'à présent... N'est-ce pas qu'il est bien méchant, papa?... Il dit qu'un grand garçon de treize ans et une fille de dix doivent laisser de côté la dinette, la poupée et les quilles pour les tout petits... Et puis, il trouve que nous ne devons pas nous appeler *petit mari* et *petite femme*. Je lui ai demandé pourquoi... Il m'a répondu que, si nous n'étions plus assez enfants pour nous amuser comme des bambins, nous l'étions trop encore pour jouer au ménage comme les grandes personnes... que ce serait bon quand tu aurais des épaulettes comme lui, et quand je serais grande comme maman.

— Ah! mon oncle a dit cela?...

— Oui... « Eh bien! ai-je répondu, puisqu'il faut absolument que Roland ait des épaulettes, il en aura!... — Bon! a fait papa en souriant d'un air moqueur, si tu comptes là-dessus, tu peux bien t'attendre à rester fille toute ta vie... Roland, un soldat!... Ah! ah! ah!... Il est bien trop capon pour cela... Un gaillard qui a peur de son ombre!... » Là-dessus, papa m'a tourné les talons en riant comme de plus belle, et moi... moi, je n'ai pu m'empêcher de pleurer...

Bien que piqué au vif par l'allégation peu flatteuse de monsieur mon oncle, il y avait tant de tristesse empreinte sur la douce figure de Caroline, que pour la consoler, j'eus la force de trouver un sourire.

— Comment! m'écriai-je, c'est pour cela que tout à l'heure tu étais si chagrine?...

— Sans doute!

— Eh bien, vraiment, il n'y a pas de quoi, va!...

— Comment! tu trouves que...?

— Que tu as tort... certainement. Voyons, tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

— Méchant, qui demandes cela!...

— Et je serai toujours quand même ton petit mari?

— Oh! pour cela, non... puisque papa l'a défendu!... A moins...

— A moins?...

— A moins que tu n'aies de belles épaulettes comme lui!...

— Ah! c'est ainsi?... Eh bien, sois tranquille! On en aura des épaulettes... et bientôt!...

— Vrai? fit ma cousine.

— Vrai!

— Eh bien! merci, cousin!... car c'est ce que j'ai dit tout haut à papa quand il m'a tourné le dos, et ce qui l'a fait rire si fort! Mais je savais bien, moi, que Roland ne pouvait faire mentir sa petite femme... Ah! voilà le mot lâché!... Ma foi, tant pis!... D'ailleurs, papa n'est pas là!...

Et la folle enfant, comme pour me remercier de ma promesse, me tendit joyeusement ses deux petites jolies roses, sur lesquelles je mis aussitôt deux gros baisers.

Le lendemain matin, je déclarai à mon oncle que je voulais, sans plus tarder, entrer au collège.

Etonné de ce goût qui me prenait tout-à-coup pour l'étude, mon oncle voulut en savoir la raison.

Je lui répondis que c'était afin d'avoir bien vite des épaulettes comme lui. Sans doute ma réponse lui plut, car il m'embrassa avec une tendresse qui me fit venir les larmes aux yeux.

Quelques jours après, on me mit en pension.

Le temps me parut bien tout d'abord un peu long; mais je pensais à Caroline, cela me donnait du courage. Et puis, je me

créai une distraction: c'était de dessiner des épaulettes, des shakos, des croix de la Légion d'honneur; j'arrivai même jusqu'à faire des troupiers tout entiers; un jour que le *pion* m'avait mis en retenue, parce qu'il trouvait mes cahiers de devoirs par trop illustrés. Je ne rêvais que beaux officiers aux uniformes galonnés sur toutes les coutures. Il me semblait me voir, monté sur un cheval caparaçonné, passant en revue de nombreux régiments alignés au Champ-de-Mars, et salué par les acclamations de la foule. Je crois que, si, pour me tenter, on m'eût mis dans la même situation qu'autrefois le fils de Pélée, comme le bouillant Achille j'eusse, parmi tous les présents d'Ulysse, choisi sans hésiter l'épée.

Ce fut un bien beau jour que celui qui me vit entrer à Saint-Cyr, et un plus beau jour encore celui qui m'en vit sortir. Avec quelle joie je courus embrasser ma belle cousine!... Enfin, j'avais des épaulettes! Je n'étais encore que sous-lieutenant, et déjà je me croyais capitaine!...

Caroline, de son côté, n'avait pas perdu de temps. C'était maintenant une belle jeune fille de dix-huit ans, grande, instruite, charmante.

Ce fut une véritable douleur lorsqu'il fallut se dire adieu. Mais nous avions eu jusque-là trop de bonheur pour douter de l'avenir, et je partis pour l'Afrique, soutenu par cette douce certitude qu'aussitôt devenu capitaine, Caroline deviendrait ma femme.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter toute mon existence de soldat. Les péripéties de la vie des camps n'ont guère d'intérêt qu'autant qu'on y est mêlé directement. Plus d'une fois j'ai failli laisser ma défroque aux Bédouins; plus d'une fois je vis mes épaulettes de capitaine sérieusement compromises. Ces diables de boulets de canon n'ont pas plus d'égard pour les gens que pour leurs espérances. A l'assaut d'une redoute, j'eus la main gauche à moitié emportée, et n'eût été un zouave qui me prit sur ses épaules, je serais resté au pouvoir de l'ennemi.

Après deux années d'Algérie, mon régiment fut envoyé en Crimée: c'était presque changer mon cheval borgne pour un aveugle. Cependant, je partis content: j'avais, il est vrai, plus de chances d'être tué, mais j'en avais davantage aussi de devenir capitaine, et cela me suffisait.

Décidément les épaulettes me trottaient par la cervelle, comme s'il n'y avait eu que cela au monde.

Bref, j'ai fait toute la campagne de Crimée, et puisque je ne suis pas mort, c'est probablement que je suis bien prêt de devenir capitaine!...

— Telle est ma conviction! ajouta spontanément et avec un sourire plein de malice le vieux colonel de B... en interrompant son neveu. C'est pourquoi je te permets d'annoncer dès aujourd'hui ton prochain mariage avec Mlle Caroline de B..., ta cousine, qui consent à accepter ta main... ta main droite, bien entendu!...

En disant cela, le vieux colonel se mit à rire comme un vrai soldat, et l'on but à la santé des futurs époux.

Quinze jours après, on lisait au *Moniteur* la promotion du lieutenant Roland au grade de capitaine, et six mois plus tard, sa nomination comme officier de la Légion d'honneur.

ROBERT HYENNE.

LES PAROLES D'OR

Tout le monde sait que les apparences sont souvent trompeuses, et cependant on se déclare plus facilement pour celles qui sont mauvaises que pour celles qui sont bonnes.

BEAUCHÈNE.

LE GARDE-CHASSE

(NOUVELLE. — FIN.)

VIII

Claude se rétablit et reprit ses courses à travers les bois. On oublia quelque peu le drame dont il avait été victime pour ne penser qu'aux noces d'Auguste et de Claudie.

Il y eut naturellement grande fête au château à l'occasion de ce mariage.

Un soir, Claude arriva en disant :

— Ah ça, monsieur Edouard, votre forêt est mauvaise, décidément... J'ai trouvé un cadavre ce matin...

— Un cadavre ?

— Oui, celui de l'ainé des Grobourg. Vous savez, Bruno ?

On alla dans la forêt, ou pour dire mieux, Claude conduisit lui-même la justice sur les lieux. Bruno était étendu mort dans un sentier. On constata qu'il avait dû être tué par surprise, car son fusil était à côté de lui, chargé et armé.

Le plus grand mystère entourait ce crime. On supposa que ce braconnier émérite avait été assassiné par quelque autre braconnier, soit par jalousie, soit par vengeance.

— Ces êtres-là, disait Claude, ça ne vaut pas grand'chose. Des voleurs, quoi !.. Vous savez le proverbe : « Qui vole une épingle, vole une aiguille. » Eh bien, monsieur Edouard, il volait vos lapins ; mais il aurait volé... mieux que cela...

— Diable ! diable ! mais ton village d'Essertennes est tout simplement un repaire de bandits, prétendaient les amis d'Edouard. Hier, c'était ce pauvre Claude, aujourd'hui, c'est un autre... Nous ne chasserons plus.

On chassa quand même.

Claude avait dit :

— Venez avec moi, vous n'avez rien à craindre.

On l'avait écouté, quoiqu'il eût été la première victime de ces assassins, qui semblaient avoir choisi la forêt d'Essertennes pour théâtre de leurs exploits.

Et, de fait, on tua des lapins, des lièvres, des sangliers même, sans accident.

On était arrivé aux premiers jours de novembre. Une grande partie de chasse devait avoir lieu.

Il s'agissait non seulement de tuer des sangliers, mais surtout de tuer les loups que la neige chassait du côté du village. Une dizaine d'invitations avaient été adressées aux chasseurs du canton.

Le matin, bien avant le jour, la cloche du château retentit pour réveiller ses hôtes, et aussitôt levés, on se mit à table en attendant Claude.

Claude arriva.

— Eh bien, nous partons ?...

— Un moment, monsieur Edouard. J'ai encore une nouvelle. Nous allons faire route avec les gendarmes.

— Comment ! avec les gendarmes ?

— Oui, je vais vous dire. Hier au soir, deux paysans qui revenaient de Pressiat ont fait une trouvaille dans votre bois... Vraiment, il n'a pas de chance, ce bois-là...

Edouard le regarda surpris.

— Figurez-vous, monsieur Edouard, qu'on a encore trouvé un cadavre...

Chacun se leva épouvanté.

— Cette fois, reprit Claude, c'est celui d'Ernest Grobourg. Son fusil était près de lui, et encore chargé... tout comme pour l'autre... vous vous souvenez ?

— Ce n'est pas possible, s'écria Edouard avec stupeur.

C'était possible... c'était vrai.

Ce nouveau crime répandit la terreur dans le pays. Il y avait de quoi. On n'osait pas sortir. On ne voyait partout que des brigands.

— Mais, disait-on à Claude, ce sont les mêmes individus qui vous ont attaqué ?

— C'est probable, répondait-il. Cependant ils ne m'ont plus attaqué, moi, ajoutait-il en clignant de l'œil et en montrant fièrement sa carabine.

— Ça ne fait rien, vous avez eu rudement de la chance, vous, de n'être pas tué...

IX

On chercha, on ne découvrit rien. Le bois devint désert, personne n'osait s'y aventurer. La police s'installa pendant plusieurs jours au château, mais toutes les enquêtes restèrent vaines.

— Assez, assez de ton beau pays d'Essertennes, dirent les amis d'Edouard. On se croirait dans les Abruzzes !... Tu nous invites à venir chasser dans un endroit où l'on tue les hommes comme des lapins ! Demain, nous partirons pour Paris...

Cependant ils ne partirent pas ce jour-là. Ils devaient assister à un drame plus lugubre encore que ceux dont ils avaient été témoins. Voici la chose :

En voyant le cadavre de son frère que l'on rapportait chez lui, Jacques Grobourg, celui qui, selon Bruno, avait été mordu par un de ses chiens, entra dans une fureur insensée. Il menaça de mort quiconque essaierait de l'approcher. Il avait les yeux hagards, la bouche écumante : il était horrible.

— Il est enragé ! criaient les habitants du village en se sauvant.

La police était restée au château, ainsi que nous l'avons dit. Un médecin fut appelé. On décida de se rendre maître du forcené. Le médecin ordonna l'emploi d'une forte dose de laudanum, qui serait administrée au malade. Il résolut de se rendre auprès de lui.

A force de courage et de patience, le médecin réussit, et, quelques minutes après, le malheureux Jacques était endormi. On le lia avec des cordes et on l'abandonna à la surveillance de voisins dévoués.

Mais, soudain, Jacques s'éveilla, se débattit, fit des efforts convulsifs, brisa ses liens et s'élança du lit sur lequel on l'avait étendu. Chacun s'enfuit, effrayé. L'enragé, tourant sa fureur contre les meubles, les renversa, les cassa, et, s'armant d'une pioche, il franchit une échelle et se réfugia dans un grenier.

Jacques ouvrit violemment les volets, se présenta menaçant et terrible, défiant les gendarmes et la foule armée de fusils, de bâtons, de fourches, mais prête à fuir. Cette scène atroce terrifiait tous les assistants.

— Jacques, cria le commissaire de police, rendez-vous, si vous ne voulez pas nous obliger à tirer sur vous...

Les armes furent chargées. Jacques promit de se soumettre. Au moment où on s'y attendait le moins, il franchit l'appui de la croisée et se précipita dans la rue.

La chute n'eut d'autre effet qu'un étourdissement, dont on profita pour le garotter plus solidement ; puis on lui donna des soins.

Mais la terrible maladie dont il était atteint, et la grave commotion qu'il avait subie devaient hâter le dénoûment de ce drame...

Jacques, dans une dernière crise, chercha à briser ses liens. Ses lèvres étaient pleines de bave. Il hurlait, ses yeux lançaient des éclairs, le sang coulait de ses narines. Il était hideux.

Tout à coup, il bondit sur sa couche en poussant un grand cri, et tomba mort.

IX

Le lendemain, les amis d'Edouard se mettaient en route pour Paris.

Quelques mois après, ils recevaient une lettre d'Essertennes.
« Claude est mort... »

— Ah ça ! est-ce qu'on l'a encore assassiné, celui-là !

« Claude est mort. Avant de mourir, il m'a fait appeler. Monsieur, m'a-t-il dit, je ne vous ai jamais menti, une fois exceptée. Cette fois, c'est à propos des frères Grobourg. C'étaient de misérables drôles, qui chassaient sur vos terres et vous volaient... Souvent, je les ai pris en flagrant délit, entre autres le jour où ils ont tué mon chien et où ils m'ont lié à un arbre pour me faire dévorer par les loups... Vous m'avez sauvé et j'aurais pu les dénoncer... Mais ce n'était pas assez pour ces grendins-là... Et puis, à cause de mon pauvre Auguste, je ne l'ai pas voulu... Seulement, je me suis vengé et je vous ai débarrassé de ces vauriens. J'ai tué Bruno, l'aîné ; j'ai tué Ernest... Quant à Jacques, je savais que Tom s'était chargé de l'affaire : Tom l'avait mordu de telle sorte qu'il ne pouvait en guérir... Vous savez le reste. »

Edouard, depuis longtemps, a vendu son château d'Essertennes. Il prétend même qu'il a renoncé pour toujours à la solitude et à la chasse.

La Simone, Auguste et Claudie vivent auprès de lui dans l'un des plus beaux quartiers de Paris.

Camille ETIÉVANT.

LE CRÉPUSCULE

... Le jour baisse lentement, doucement, et le livre ouvert est mis de côté pour mieux savourer le calme recueillement de ces minutes fugitives qui sont comme le silence du temps. En effet, il semble s'arrêter un instant dans sa marche, et le remous du balancier ne se perçoit plus que comme dans un rêve ; l'ombre, en pénétrant dans la pièce, semble peu à peu l'envahir comme une chose vivante imprimant sa personnalité à tout ce qu'elle touche ; les portraits suspendus au mur ne s'aperçoivent plus que comme à travers un brouillard, et souvent un dernier rayon de lumière ou un éclat du foyer, s'accrochant à un angle, leur imprime le cachet de la vie ; l'agitation du jour semble partout apaisée, et cependant, de loin, on en savoure l'écho. Le roulement d'une voiture sur le pavé évoque un monde de souvenirs ; l'œil s'amuse à suivre les mouvements du *pierrôt* qui, le pauvre, sautillant sur l'appui d'un balcon, fait bonne mine au froid de la nuit.

Un charme semble attaché à la paix de cette halte, car il est presque douloureux de songer qu'il va être rompu.

Qu'on est bien là seul avec son cœur, avec tout ce qui y vit, avec les bonheurs espérés auxquels, à la faveur de l'obscurité, on ose donner un corps. Quoi ! tant lutter ! tant espérer ! tant vouloir ! et cependant sentir une jouissance infinie dans ce simple apaisement, dans le bruissement des étincelles du foyer, dans une ombre dansant sur le mur, dans l'écho d'un bruit lointain, — clore les yeux à demi pour les rouvrir et percevoir la nuit qui descend toujours plus sombre.

Dans leur cage, les oiseaux familiers sautillent lentement ; les fleurs sentent bon à cette heure, la douce violette est là tout embaumée de la senteur des bois.

Ils entrent tous par la porte close, les absents et les aimés ; ils pénètrent sans bruit et s'approchent pour vous parler ; ils sont là tout près, on entend leur voix, et comme on leur répond, on leur dit ses douleurs, et ils consolent. Ils aiment ce

moment, ils savent qu'on les attend et que le cœur est prêt à les recevoir. Heures bénies qui les ramenez !.. mais toute leur s'évanouit peu à peu... ils s'en vont !..

Voici la nuit ; l'âme, détendue tout à l'heure, se sent de nouveau oppressée de son fardeau ; mais des portes s'ouvrent, un bruit de pas précipités, des voix d'enfant, un éclat de rire, le reste d'une chanson venue droit du cœur aux lèvres, tout cela se rapproche, et un filet de lumière pénètre avec ces êtres chéris : la lampe est placée à sa place accoutumée ; on roule le grand fauteuil près du feu qu'on attise ; les rideaux s'abaissent et ferment la route aux visions.

Le bruit d'une vie débordante remplit la pièce si silencieuse ; des petites mains chassent les nuages qu'ils découvrent sur le front qu'ils aiment ; on va dire bonsoir aux oiseaux, on ouvre les grands albums, on prend des crayons, et le demi osé s'approche du piano dont il frappe les notes avec une demi-crainte.

Le rêve est fini, il emporte ses chères consolations... Oui, j'aime le crépuscule, mais que l'aube naissante est donc belle !...

B.

REVUE DES MAGASINS

Une tunique Juive brodée par la maison GESSAT ET AUBRY a obtenu un très-grand succès dans un salon de notre connaissance, et nous ne saurions mieux faire, pour recommander cette excellente maison à nos lectrices, que de leur donner la description de ce magnifique vêtement.

Qu'on se figure une tunique Juive en faille bleu lumière, complètement brodée à jour, mais non pas de ce dessin courant et si connu qui figure des roues ; la maison Gessat et Aubry possède des dessins à elle, ayant un caractère artistique incontestable. Tous les bords de la tunique sont festonnés, et ils sont nombreux, puisque non-seulement ce vêtement dégage en carré le devant du corsage de dessous, le dessous du bras, les côtés du dos et du jupon. Cette jolie tunique Juive était posée sur une robe princesse en faille crème, dont le bas et la traîne étaient ornés de volants de faille bleue, brodés à jour, reposant sur les plissés crème dépassant.

Cette broderie donne une très-grande valeur à une toilette, et supprime la nécessité d'une autre garniture, ce qui établit un certain équilibre dans la dépense générale. Ces broderies sur étoffe de soie, de laine, de velours, sont une innovation que nous devons à la maison Gessat et Aubry ; à peine les connaît-on que les voilà reçues par la mode et déclarées de haute élégance par les femmes de goût.

Mme Gessat, qui est encore à Nice, ne s'est rendue dans cette ville que pour être agréable à ses clientes et se trouver plus à leur portée pendant la saison des fêtes ; elle reçoit elle-même les commandes et les transmet à la maison mère de Paris (*rue Saint-Honoré, 332*) d'où on lui fait très-exactement les expéditions. La colonie niçoise profite amplement de l'installation de Mme Gessat, rue de Florence, 4, et va très-assiduellement lui faire visite. C'est chose si commode que de retrouver loin de Paris toutes les ressources de la lingerie la plus luxueuse, jointes aux éléments les plus simples dans le genre.

— A partir du 7 février, les grands magasins du PARADIS DES DAMES (*rue de Rivoli, 8 et 10*) mettent en vente des quantités considérables de toiles, calicots, linge de table, articles de bonneterie et lingerie à des prix vraiment uniques. Nous nous faisons un devoir d'indiquer à nos lectrices, dès aujourd'hui, les occasions les plus marquantes de cette exposition déjà si avantageuse.

Une toile blanche pur fil de chanvre (largeur 85 cent.) pour chemises, exceptionnelle comme prix et qualité, à 1 fr. — Toile cretonne blanche pur fil de Vimoutiers, ce qui se fait de meilleur pour grands draps (largeur 1 m. 20 cent.) à 1 fr. 85 cent. le mètre. — 140 pièces de serviettes blanches damassées pur fil, à pois, très-belle qualité (sans la nappe) à 12 fr. la douzaine. — De jolis mouchoirs blancs en toile de Cholet, très-remarquables par leur finesse, leur bonne qualité et leur grandeur, à 7 fr. 50 la douzaine. — Une occasion étonnante de mouchoirs blancs, en batiste de Valenciennes pur fil, tout à fait fins et de qualité garantie, d'un carré parfait, à 53 cent. le mouchoir.

Le Paradis des Dames nous offre encore du madapolam d'une qualité supérieure, tissu fort et fin pour chemises et lingerie, par pièces de 18 mètres, à 43 fr. 75., et du madapolam *Shirting*, d'une largeur de 85 cent., pour chemises et lingerie, à 50 cent. le mètre.

Nous signalerons aux mères de familles dont les filles font leur première communion cette année de fort belles mousselines suisses ayant 1 m. 65 cent., vendues 1 fr. 45 le mètre.

Au comptoir d'ameublement, nous avons trouvé une mousseline brochée pour rideaux, d'une belle qualité, avec une grande variété de dessins, à 50 cent. le mètre; une mousseline suisse brodée, avec bordure à 40 cent. le mètre; de petits rideaux encadrés, en mousseline brochée, ayant 2 m. de haut, à 1 fr. 20 chaque; de grands rideaux du même genre, également encadrés, à 3 fr. 25 le rideau; des guipures pour dessus d'édredon, à 1 fr. 40; des couvre-lits en guipure, grande taille, à 4 fr. 75.

Mais où la maison du *Paradis des Dames* mérite vraiment son titre, c'est en ce qui se rattache au comptoir de lingerie; malheureusement nous ne pouvons pas nous y arrêter longtemps. On trouve des chemises en coton écri, à 1 fr. 65; en madapolam *Shirting* à 2 fr. 90; en très-belle percale, les plis à la main et garnies de bandes brodées, à 3 fr. 90; — des chemises de nuit, à 3 fr. 90, et de plus soignées à 4 fr. 75; — des camisoles à 1 fr. 75 et 3 fr. 90; — des pantalons à 1 fr. 75, 2 fr. 45 et 2 fr. 60; des jupons, avec volants duchesse, à 2 fr. 45, et avec bandes brodées, à 6 fr. 50.

Enfin, comme occasion extraordinaire, le *Paradis des Dames* offre de délicieux bonnets de nuit, à deux rangs de feston, à 50 cent.; des bonnets du matin en mousseline, nouveau modèle, rubans et velours, à 1 fr. 25; des cols en toile d'Irlande, les coins brodés, 85 cent., et des parures en toile, avec ourlets à jour, pour 2 fr. 25.

— La maison VATELOT et Cie (rue Turbigo, 59) est, à Paris, l'une des plus importantes parmi celles qui se sont fait une spécialité de la passementerie, des franges, galons, boutons et garnitures de toute espèce pour robes et confections. On est assuré d'y trouver les premières nouveautés dans ce genre, et ses modèles, de quelque nature qu'ils soient, sont toujours empreints d'un goût parfait et d'une originalité qui les signale à l'attention des connaisseurs.

La maison Vatelot et Cie est avant tout une maison de gros, et la manière large et loyale dont elle traite les affaires lui a valu l'estime et la confiance d'une nombreuse clientèle qui depuis de longues années ne lui a jamais fait défaut. Beaucoup de nos lectrices ont avec cette maison des rapports suivis; nous avons donc la certitude qu'elles nous sauront gré de les tenir au courant des nouveautés qu'elle éditera. Aujourd'hui, nous rapportons de notre visite à la rue Turbigo beaucoup de promesses de jolies nouveautés pour un avenir très-prochain; la maison Vatelot et Cie prépare des merveilles. Nous avons déjà vu un très-bel assortiment de boutons dans tous les genres et toutes les grandeurs: en nacre de toutes teintes, ou au crochet, de toutes couleurs et brodés; puis les boutons-boules (la passion du moment) en or, argent, acier, et aussi petits qu'on peut le désirer. Nous dirons confidentiellement à nos lectrices que la maison Vatelot compte sur un grand succès en faveur d'un charmant bouton *Mousquetaire*, sur lequel nous n'avons pas la permission de donner aujourd'hui d'autres détails.

On trouve dans la maison Vatelot un choix superbe de franges de laine ou de soie dans tous les genres, simples ou riches, et une quantité de dispositions. La frange *Sablée*, si coquette avec ses petites clochettes de laine, a maintenant une rivale pleine de séductions: c'est la frange *Chardon* qui consiste en un ou plusieurs glands moussus du meilleur effet. On a déjà tant porté le « sablier » que le « chardon » nous paraît maintenant plus élégant. Il y a cependant le « sablier triple » qui tient bon dans la balance du succès.

A propos de franges, la maison Vatelot et Cie se charge du moindre réassortiment de franges, sur échantillon d'étoffe; en cela seul et pour un dépôt de dentelle qu'elle possède, cette maison aborde le détail. Ces dentelles consistent en guipures et applications de *Mir court*; M. Vatelot étant de ce pays et sa famille y possédant des fabriques de dentelles, il peut les céder d'une façon extrêmement avantageuse.

Signalons, en terminant, la ceinture *Alsace-Lorraine*, tour de taille de corsage exceptionnel, indéchirable, avec impression dorée pour le nom de la couturière; cette ceinture se trouve uniquement dans la maison Vatelot, qui en a la propriété exclusive. Ajoutons, à toutes les qualités déjà indiquées, un prix fabuleux de bon marché.

SPECIALITÉS

Il est incontestable que l'*Eau*, la *Pommade* et la *Liqueur indienne*, de Mme MARIE GOA, ont une action directe et infaillible sur les cheveux et la barbe) dont ils arrêtent la chute et favorisent la pousse.

On commence par se servir de l'*Eau indienne* afin de nettoyer la tête et enlever les pellicules qui nuiraient à l'absorption de la pommade; puis on emploie la *Pommade indienne*.

Les jeunes femmes n'auront plus à redouter la perte de leurs cheveux près leurs couches, si elles ont la précaution, avant et après ce moment, de prendre les soins que nous venons d'indiquer.

La *Liqueur indienne* remplace la pommade pour les personnes qui

n'aiment pas les corps gras, et elle doit être employée simultanément avec l'*Eau indienne*. En résumé, c'est toujours deux produits dont il faut se servir.

Un mandat de poste de 40 fr., envoyé à l'adresse de M. Marie Goa (rue d'Amboise, 5) et l'on recevra franco les deux flacons qu'il faut avoir soin de bien indiquer.

— En dépit de l'hiver, qui fait rage, vous pouvez transporter le printemps dans votre appartement en plein mois de février. Dans votre salon, le rossignol n'est pas sans voix, le bocage n'est pas sans mystères! Ce ne sont, si vous le voulez, que buissons épais, jardinières fleuries, Pinsons, fauvettes, chardonnerets, trompés par l'apparence, pourraient y faire leur nid, tant est luxuriante cette végétation entretenue par le *Floral*.

C'est que le *Floral* est un puissant composé chimique qui porte en soi sa force vivifiante. Il ferait pousser les plantes dont la culture est le plus difficile jusque dans le sable le plus aride. Notez que le *Floral* ne revient qu'à dix centimes par plant et par an. — On le vend par coffret de 5 fr. à l'*Agence centrale des Agriculteurs de France* (rue Notre-Dame-des-Victoires, 38).

M. D'A.

PROLONGATION DE LA PRIME

(CORSET *Sultane* à ceinture *Jeanne d'Arc* et TOURNURE *Violette*.)

En présence du succès énorme obtenu par la Prime exceptionnelle offerte à nos abonnées par la maison DE PLUMENT, et en face des nombreuses commandes aujourd'hui en voie d'exécution, cette maison a bien voulu, sur nos demandes réitérées, prolonger d'un mois la durée de cette prime.

Il est donc bien entendu que, moyennant 30 francs, toute abonnée de ce journal pourra, pendant le mois de Février encore, réclamer de M. de Plument la prime déjà annoncée, qui comprend à la fois: 1^o Le *CORSET Sultane*, embelli, modifié et augmenté de la *Ceinture Jeanne d'Arc* (large élastique posé sur les bords inférieurs et comprimant le corps); 2^o la *TOURNURE Violette*, modèle mignon à ressorts gansés, donnant aux jupons toute la grâce et le soutien désirables.

L'envoi en est fait *franco* pour toute la France. Les abonnées de l'étranger et des colonies jouissent de tous les privilèges attachés à la Prime, seulement le port est en plus. Pour la Belgique, il suffit d'ajouter 2 fr. aux 30 fr. de la prime.

Les demandes, adressées à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), doivent être accompagnées d'un mandat de 30 fr. sur la poste.

Nous devons avertir nos lectrices que la Prime si avantageuse offerte par M. de Plument — le prix indiqué représentant à peine la moitié de la valeur réelle — ne peut être divisée; il est donc inutile de demander le corset *Sultane* sans la tournure *Violette*, ou celle-ci sans celui-là. La combinaison est ainsi irrévocablement déterminée.

Quelques personnes se sont plaintes du retard apporté dans la livraison de la Prime. Nous sommes chargés de dire ici que la maison de Plument a fort à cœur de contenter tout le monde dans le plus bref délai; mais à l'impossible nul n'est tenu. Non-seulement chaque personne envoie des mesures auxquelles il faut se conformer, mais les demandes étant fort nombreuses, il faut plus de temps pour répondre convenablement à la confiance dont la maison de Plument se glorifie d'être, comme toujours du reste, très-légitimement l'objet.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très-bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à Lagny chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.